

m'est avis que la belle princesse d'Anfondrasse mourut de dépit.

— Non pas ! elle se vengea de sa rivale, en la faisant tomber dans un piège où les deux jeunes époux trouvèrent la mort.

— Ce n'est pas possible, dit une des servantes, qu'un beau conte finisse ainsi. Moi, je persiste à croire qu'ils firent des noces magnifiques et vécurent longtemps, longtemps, après avoir eu beaucoup d'enfants.

— Comme vous l'entendrez, reprend le grand-père. Voulez-vous, les amis, que je vous dise l'histoire de Lyon et de la petite princesse d'Autriche ?

Chacun fait un geste d'assentiment, et, après s'être recueilli un instant, le conteur commence ainsi :

« Il était une fois une petite princesse d'Autriche, à laquelle son père, sa mère et une fée, sa marraine, voulaient faire épouser un prince qu'elle n'aimait pas. Elle les pria, les supplia de ne point la contrarier ; on ne voulait pas l'entendre.

— Eh bien, qu'il viennue, s'il l'ose, s'écria-t-elle.

Les parents dirent : Elle fera un malheur. La fée dit : Il faut rendre au prince sa parole, mais la mutine mérite d'être punie. Le roi et la reine dirent : Qu'il soit ainsi fait !

La fée possédait au fond d'une forêt un grand château entouré de hautes murailles. Dans ce château, dont la garde était confiée à trois géants, elle transporta la princesse endormie à l'aide d'un philtre magique, en promettant bien au roi et à la reine que personne ne viendrait la réveiller de sitôt.

A quelque distance de ce château, dans un petit village situé sur la lisière de la forêt, vivait une veuve, avec trois beaux jeunes garçons, ses fils. Ces gens-là n'étaient point riches, mais ils avaient des légumes et des fruits en suffisance, et une vache qui leur donnait de bon lait. Avec ces biens ils se trouvaient heureux.

Un matin, le plus jeune des fils avait mené sa vache paître à l'entrée de la forêt, lorsqu'un géant vint à passer en cet endroit. C'était l'un des trois gardiens du château de la fée. La vache était rondelette, il la vit, elle lui plut, et, après l'avoir assommée d'un coup de poing, il la chargea sur son épaule et l'emporta. Grande désolation au logis, quand le jeune homme apprit à sa mère et à ses frères la disparition de la vache.

Autre malheur : la grêle survint le lendemain ; pas une herbe ne resta debout dans le jardin, la moitié des arbres furent brisés. C'était la ruine. Quel parti prendre ? — Allons chercher de l'ou-

vrage à la ville, dit la mère à ses fils, et... à la grâce de Dieu !

Ils se mettent en route.

Vers le milieu du jour, comme ils allaient s'engager dans un petit bois, une vieille femme mal vêtue se présente à eux et leur demande où ils vont.

— C'est notre affaire, dit la mère.

— De quoi te mêles-tu ? fit l'aîné des garçons.

— Nous n'avons pas de comptes à te rendre, ajoute le second.

Mais le plus jeune, plus réservé, répond : Nous allons chercher de l'ouvrage.

— Et pourquoi quittez-vous le pays ?

— Parce qu'on nous a volé la vache qui nous faisait vivre. Oh ! si j'étais plus grand, plus fort, je la ferais payer cher au voleur qui a causé notre ruine.

— Écoute, filleul, dit la vieille femme, — laquelle n'était autre qu'une fée, mais une bonne fée, rivale et quelque peu ennemie de celle qui retenait prisonnière la petite princesse d'Autriche, — si tu es hardi comme tu es gentil, je t'aiderai. Voici une flèche qui va droit au but, je te la donne.

Le jeune homme, tout joyeux, se hâte de fausser compagnie aux siens pour revenir sur ses pas. La nuit le surprend au milieu de la



forêt où demeurent les géants. C'était la première fois qu'il se trouvait dehors à pareille heure, et il faisait noir comme dans un four. Je ne sais pas s'il eut peur, mais il comprit qu'il ne pouvait aller plus loin sans exposer sa vie. Il monta sur un chêne fourchu, s'y coucha du mieux qu'il put, et, brisé de fatigue, ne tarda pas à s'endormir.

Au point du jour, un bruit de voix le réveille, et qu'aperçoit-il au-dessous de lui ? Le voleur de sa vache en compagnie de deux autres géants, ses frères. Le brigand venait sans doute de commettre un nouveau larcin, car, en ce moment même, il laissait tomber de son épaule à terre un bœuf. Lyon — c'était le nom du jeune homme — ouvre des yeux énormes. Quand il voit les géants dépecer le bœuf et allumer un grand feu pour le faire cuire, l'idée lui vient d'essayer contre eux la vertu de sa flèche magique, et le voilà de bander son arc. — A l'oreille de celui-ci ! au nez de cet autre ! dit-il à sa flèche, qui, obéissante, vole au but désigné et revient d'elle-même dans la main qui l'a décochée. Lyon, sachant maintenant ce qu'il voulait connaître et se sentant rassuré, part d'un grand éclat de rire à la vue de l'horrible grimace des géants aussi épouvantés que surpris.

— Qu'est-ce qui me déchire l'oreille ? disait l'un.

— Qu'est-ce qui me pique le nez ? disait l'autre.

— Moi, répond Lyon, avec effronterie, en se reprenant à rire de plus belle.

— Misérable avorton, descends de ton arbre sur l'heure, hurlent ensemble les géants qui ont fini par l'apercevoir.

— Venez me chercher.

— Si tu ne descends, nous mettons le feu à l'arbre et nous te rôtissons.

— Et si je descends, vous me rôtissez quand même et me mangez ?

Après s'être consultés, les géants répondirent :

— Non, nous ne te ferons aucun mal, si tu nous obéis.

— Jurez-le donc !

— Nous le jurons.

Les géants s'étaient dit, en effet, que le petit drôle pouvait leur être utile. Il n'était guère plus gros qu'un chat, et, s'il parvenait, comme bien ils le pensaient, à se glisser dans la cour du château, par le trou pratiqué au bas de la grande porte qui en fermait l'entrée, ils se voyaient, avec son aide, introduits dans la place. Or, c'était là leur rêve, car tout gardiens du château qu'ils fussent, ils ne pouvaient y mettre les pieds. C'était là leur rêve, et quel rêve ! Derrière cette porte qu'ils avaient essayé vainement d'ébranler cent fois,

mais qui devait s'ouvrir facilement de l'intérieur, n'y avait-il pas des trésors innombrables, et, mieux encore, la plus belle princesse du monde!

Lyon descend de son arbre et s'approche sans sourciller des géants, qui l'entretiennent aussitôt de leur projet.

— Conduisez-moi au château, dit le jeune homme.

Une heure après, il y entraît presque sans difficulté.

— Tourne la manivelle, lui crient les géants, et la porte, se soulevant, montera et disparaîtra dans le mur pour nous livrer passage.

— Lyon donne un tour et la porte s'élève d'un pied au-dessus du seuil. Les géants passent déjà le bras dans l'ouverture.

— Tourne, tourne.

— C'est fait.

— Mais non, tourne toujours.

— Voilà !

— Courage ! tourne encore.

— Je n'en puis plus.

— En me mettant à plat-ventre, je crois que j'entrerais, dit l'un des géants.

— Vous entrerez sans aucun doute, fait Lyon, mais passez-moi votre sabre qui vous gêne.

Le géant, sans défiance, lui passe son sabre. Lyon s'en empare, et, d'un coup bien appliqué,



lui tranche la tête, dès qu'il la présente au bon endroit. Alors, il attire à lui le cadavre dans la cour et crie : — A un autre !

Un second géant allonge la tête sous la porte : nouveau coup de sabre, et un mort de plus.

— Au dernier, dit Lyon.

— Traître, qu'as-tu fait ? s'écrie celui-ci, auquel la vue d'un double ruisseau de sang vient d'apprendre l'horrible vérité. Je t'arracherai le cœur. Ouvre vite !

— Que nenni.

Et le géant de vociférer, de se lamenter et de dire : — Serait-il possible que les trois burettes d'eau de vie, renfermées dans la tête de mes frères et dans la mienne, fussent perdues à jamais ? Un trésor si précieux ! Penser qu'une seule goutte de cette eau versée sur le corps d'un malade, quel que soit son mal, peut lui rendre aussitôt la santé, et que ce remède magique, ce bien inestimable, est menacé d'être anéanti ! Oh ! non, pareille chose n'arrivera pas ! Je te tuerai, maudit, je te ferai subir mille tortures, je t'écraserai, vipère !

Lyon ne soufflait mot, mais ouvrait l'oreille, l'œil aussi, et attendait. Tout à coup le géant, aveuglé par la colère, prend sous la porte le chemin qu'avaient suivi ses frères, mais avec tant de hâte que le voilà debout dans la cour, avant que le jeune homme ait eu le temps de faire un

pas. Lyon pâlit un peu, mais, plein de confiance dans la vertu de sa flèche, il se contente de dire simplement à celle-ci : « Fais ton devoir », et elle le fait. Le troisième géant est mort, le voilà couché à côté de ses frères. De sa tête ouverte une burette s'échappe. C'est bien. Lyon s'en empare, fend d'un coup de sabre les deux autres têtes, et dans chacune d'elles trouve une burette semblable à la première. Il sait ce qu'elles contiennent et les ramasse soigneusement. Maintenant, il peut visiter le château sans crainte.

Ce château est une merveille; jamais il n'a rien rêvé de si beau. Dans la première salle où il met le pied, le plancher, les poutres, les murs, les meubles, sont d'argent. De grands coffres s'entr'ouvrent çà et là, remplis d'écus qui brillent comme autant d'étoiles.

Lyon passe dans la seconde salle et son émerveillement redouble : là, le plancher, les poutres, les murs, les meubles, tout est d'or. De grands coffres étincelants sont remplis de pièces d'or de toute taille et toutes neuves. Il n'aurait qu'à allonger le bras pour en prendre autant qu'il pourrait en porter. Mais il a le temps, il veut voir le reste du château.

Une troisième salle s'ouvre devant lui : il se demande s'il a bien sa raison, tant ce qu'il y voit est grand, riche, superbe, inimaginable. A la place



de l'argent et de l'or, ce ne sont que pierreries, perles, diamants.

Lyon s'arrête à peine au milieu de cet amoncellement de richesses, de crainte d'être aveuglé. Il se précipite dans une salle voisine, et voici que celle-ci lui semble plus magnifique encore. De l'argent, de l'or, des diamants, il y en a à profusion dans cette pièce, des bijoux, des vases sans prix aussi, mais toutes ces merveilles pâlissent à côté de la beauté incomparable d'une jeune princesse qu'il aperçoit devant lui, mollement étendue sur un lit tout semblable à un trône. Cette jeune princesse est la fille du roi d'Autriche. Elle dort.

— Ah ! comme je voudrais l'avoir pour femme, dit Lyon ; qu'elle est belle !

Et il se penche sur elle pour mieux l'admirer, et elle ne fait aucun mouvement ; il lui donne un baiser et elle n'ouvre pas les yeux ; il se couche auprès d'elle, l'entoure de ses bras et elle ne se réveille pas.

A ce moment, un tableau placé au chevet du lit de la princesse attire son attention ; il y lit ce qui suit :

— « *Celui-là me délivrera et m'épousera, qui, après avoir tué les trois géants gardiens de ce château, profitera de moi et m'enlèvera l'anneau que j'ai au doigt.* »

Lyon s'empresse de terminer ce qu'il a si bien

commencé et met à son doigt l'anneau de la princesse, mais voilà qu'en ce moment celle-ci agite les paupières et commence à se réveiller. Le jeune homme, pris d'une folle terreur, perd la tête et s'enfuit. Quand la petite princesse, tout à fait réveillée, regarde autour d'elle, elle est seule, son libérateur est loin et court déjà en pleine forêt.

Pendant sept jours, elle le chercha et l'appela vainement; le huitième jour, elle retourna à la cour du roi, son père. Quand elle eut achevé le récit de son aventure, le roi dit à la reine : Il faut que cet homme soit retrouvé. A n'en pas douter, il retournera, un jour ou l'autre, au château de la fée; c'est près de là qu'il faut l'attendre. Je vais faire construire en ce lieu une hôtellerie; vous vous y rendrez avec votre fille, et vous y ferez bon accueil aux voyageurs. Tout passant, quel qu'il soit, sous la seule condition de vous raconter tout du long l'histoire de sa vie, y trouvera sans payer le lit et la table pendant une semaine.

Ce que le roi avait décidé fut fait.

Pendant que ces choses se passaient, Lyon était en train de se faire dans le monde une grande renommée. C'était un médecin sans pareil. Il n'était malade si désespéré qu'il ne parvînt à guérir avec une seule goutte de l'eau mer-



veilleuse trouvée dans la tête des géants ; aussi, les rois et les empereurs se l'arrachaient-ils. En peu de temps, il acquit de grandes richesses, et, comme avec de l'argent on peut tout, il parvint sans trop de peine, en jetant quelques sacs d'écus sur les routes, à retrouver sa mère et ses frères, qui avaient fait presque autant de chemin que lui, depuis leur séparation. Ce fut pour tous les quatre une grande joie. Un jour, l'idée leur vint de faire un voyage au pays natal. Ils y avaient quelques parents et amis, et le désir d'étaler devant eux leur fortune, de leur faire admirer leurs beaux habits, n'était pas ce qui les démangeait le moins. Ils partirent. Comme ils approchaient du terme de leur voyage, ils vinrent à passer devant l'hôtellerie tenue par la reine et sa fille. L'enseigne leur parut singulière. Elle disait : « *A qui racontera sa vie, ses aventures, bonne chère et bon lit sont offerts ici, pendant une semaine, sans bourse déliée.* »

— Entrons dans cette maison, dit la mère de Lyon, puisqu'on y mange et boit sans payer. Nous raconterons après cela notre histoire aux gens du logis, s'ils y tiennent.

Les gens du logis leur servirent un bon repas, mais ce qui plut presque autant à nos voyageurs, ce furent les bonnes façons de l'hôtesse et de sa fille. La dernière surtout était si belle, si douce,



si polie, que les trois jeunes gens n'avaient pas assez d'yeux pour l'admirer. — Ah ! comme je voudrais, pensaient-ils, être à la place de l'homme qu'elle choisira pour mari ! — Lyon, surtout, était très-troublé, il lui semblait avoir déjà vu quelque part cet admirable visage.

Les moment vint de régler les comptes, et chacun de raconter sa propre histoire. La mère, les deux aînés n'avaient rien de bien intéressant à dire, mais, quand ce fut le tour de Lyon, il en fut autrement.

— Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, — commençait-il, — il ne m'est arrivé rien de particulier. Ma mère et mes frères vous ont dit comment nous vivions tous ensemble : je n'ai rien à ajouter à leur récit. Il y a trois ans, nous quittâmes tous les quatre notre pays et, moi, je me séparai le même jour de ma mère et de mes frères, pour aller combattre un géant que je haïssais mortellement.

Il faut vous dire que ni la mère ni les frères de Lyon ne l'avaient entendu, jusque-là, parler de géant, et que, de toutes ses aventures, ils ne connaissaient pas encore le premier mot. Quand donc il vint à raconter qu'il avait quitté les siens pour aller combattre un géant, l'étonnement de tous fut grand ; sa mère, même, lui fit de gros yeux pour l'inviter à ne pas dire de mensonges.

Lyon reprit : — J'entrai dans la forêt où je savais devoir le rencontrer. Au lieu d'un, j'en vis venir trois. Celui que je cherchais portait un bœuf sur ses épaules.

— Ne dis que la vérité, fit sa mère.

— Ils m'invitèrent à les accompagner pour leur ouvrir les portes d'un château, où cent fois ils avaient essayé vainement de s'introduire.

— S'il est possible !... Tais-toi, petit menteur, dit de nouveau la mère.

— Continuez, fit la princesse qui était tout oreilles.

— J'entrai dans le château ; les géants voulurent m'y suivre et je les tuai tous les trois.

— Est-il permis de mentir ainsi ! ne l'écoutez pas, de grâce ! reprit la mère de Lyon, cette fois toute déconcertée et très-mécontente.

— Continuez, fit la princesse.

— Une fois dans le château, je traverse une salle d'argent, je traverse une salle d'or, je traverse une salle de diamant.

— Te tairas-tu ? crie la mère, de plus en plus impatientée.

— Je vous écoute, mon ami, dit la princesse.

— Une quatrième salle s'ouvre devant moi ; j'y cours et je vois sur un lit une princesse belle, belle. Elle était endormie, je l'embrasse, je me couche auprès d'elle...

— Mais, c'est du dévergondage, s'écrie encore la mère ; ne rougis-tu pas de honte, petit effronté ?

— Poursuivez, mon ami, je vous en prie.

— Je lis au chevet du lit l'ordre de faire la princesse mienne, et j'obéis, mais je ne sais quelle sottise peur s'empare de moi presque aussitôt, et je me sauve comme un voleur. La princesse s'est-elle réveillée tout à fait ? m'attend-elle ? Je l'ignore.

— N'êtes-vous point retourné au château pour vous en assurer ? demande la jeune fille, visiblement émue.

— Non, mais je veux y aller dès demain.

— Et si vous la retrouviez, votre belle princesse, l'épouseriez-vous d'un cœur content ?

— Oui, sur ma vie !

— N'avez-vous aucun souvenir qui vous vienne d'elle ?

— J'ai son anneau, le voici.

— Je le reconnais, en effet, dit la princesse en poussant un cri de joie, car cet anneau m'a appartenu, et la jeune fille que vous avez réveillée, c'est moi ! Je suis la fille du roi d'Autriche, j'ai des richesses sans nombre et tout ce que j'ai est à vous. Voici trois ans que je suis ici à vous attendre.

Lyon attira la princesse dans ses bras et la baisa sur les lèvres, pendant que sa mère et ses



frères le regardaient bouche bée, sans pouvoir en croire leurs yeux.

Le mariage fut célébré, la semaine suivante, à la cour du roi d'Autriche. Il se fit en grande pompe, et tout le royaume prit part aux fêtes, aux réjouissances qui eurent lieu à cette occasion. Il est à croire que l'union de Lyon et de la petite princesse fut parfaitement heureuse, car, depuis lors, je n'ai plus eu de leurs nouvelles. »

Tout le monde applaudit, mais quelques-uns du bout des lèvres, par politesse seulement. Les préférences des jeunes vont ailleurs, depuis quelque temps. Le roman-feuilleton a tué le conte presque partout (1).

— A vous, la grande Marguerite ! si vous nous chantiez quelque chose pour varier les plaisirs ? dit quelqu'un.

— Oh ! moi, je n'entends rien à vos chansons

(1) Autrefois, on accourait de deux et trois lieues, malgré le froid, le vent, la neige, pour entendre un conteur en renom : aujourd'hui, dans bon nombre de localités déjà, ce même conteur n'a plus guère d'auditeur que lui-même. C'est ce que me disait un jour un brave homme auquel je demandais des contes : — « J'en ai su, me répondit-il, plus de cent, mais j'en ai beaucoup oublié. Voilà bientôt vingt ans que je n'en ai dit à personne. » — « Oh ! alors, votre mémoire doit être bien dégarnie ? » — « Pas trop : les belles « fiauves », je les sais encore, parce que, voyez-vous, à mon âge on dort peu, les nuits sont longues, et que, pour me désennuyer, je me les raconte à moi-même. »